

Point de départ de la fin

Il se trouvait ce matin-là, très tôt, au seuil d'une dangereuse frontière. La franchissant, on tombe pour de bon, comme dans un précipice, sans possibilité de s'accrocher à une branche solide le long de la falaise, sans espoir de voir apparaître au fond de l'abîme un filet inespéré tenu par des pompiers et autres bonnes âmes. Pas envie d'une finale hollywoodienne, pas envie non plus de se comparer à ces personnages de dessins animés qui, après le choc reçu et la rigolade générale, se contentent de recommencer, de nouveau, encore et encore, puis vogue la galère. *Life is a bitch and then you die?* Oui, mais sans envie d'en rire comme autrefois, peu de temps auparavant, avant-hier peut-être, avec des collègues, des connaissances, autour d'une bière, riant, regardant les yeux pleins de désir celle qui le regardait de manière similaire de l'autre côté de la table. Elle partait, il ne se passait rien, mais le feu existait, des braises le confirmaient, son corps prouvait son existence. Il pouvait imaginer qu'un jour, bientôt, demain, la semaine prochaine, ce feu le conduirait à la consommation du

désir. L'important consistait à se convaincre qu'à l'impossible nul n'est tenu.

Il n'y parvenait plus.

Un jour, la mécanique ne fonctionne plus. Cette découverte ne correspond ni à un moment épiphanique ni à une sorte de tremblement de terre, pas plus qu'à une bombe qui tombe du ciel et soulève avec fracas le décor dans lequel on baigne, encore moins à une apocalypse (au sens d'une révélation). On devine plutôt que la fracture a eu lieu et que rien ne se répare. Pendant longtemps, des années, une vérité commence à s'incarner, occupe peu à peu une place, prend forme. Une vérité pour soi, dont le sens n'existe que pour soi, se solidifie et devient évidence : plus rien ne sera dorénavant possible.

Rien de symbolique, de magique dans le chiffre de quarante-sept ans, il ne s'agit même pas d'un âge vénérable, et en principe on peut encore *espérer*, mais plus lui, plus maintenant. La carrosserie paraissait encore valable, mais le moteur étouffait. L'espoir, mort. Plus personne ne le regardait, ne le remarquait, et son travail, le cœur de sa vie, provoquait chez lui des haussements d'épaules. Quand il voulait sentir une brûlure, il prenait un couteau aiguisé et se marquait le ventre. La sexualité, maintenant, se limitait pour lui à ce titre : « mouvement d'humeur avec lame ». La dernière phrase érotique échangée avec une femme remontait à près de dix-huit mois. Il n'avait plus rien à prouver sur le plan professionnel. Son fils avait vingt ans (ah, cet âge magique où les problèmes devraient se résoudre, la vie se transfor-

mer, etc.), et il ne le voyait que de loin en loin, sans rien reconnaître en lui qui évoque un lien sensible. Chaque fois qu'il mentionnait la physique subatomique et le centre où se déroulaient ses recherches, à Montréal, cette chose qui lui servait de progéniture émettait un bruit avec sa bouche, chaque fois le même, qui signifiait son désintéret. Fin des discussions intellectuelles. Son fils devenu mécanicien, pour un père qui détestait les voitures. Un signe du destin. À quatorze ans, il ne rêvait que de prendre un volant, à seize ans possédait son permis de conduire quand ses amis commençaient à y songer. Alors il lui laissait les clés de sa propre voiture quand il ne l'utilisait pas, c'est-à-dire à peu près tout le temps. Au moins, lors de ces moments, son fils l'aimait, répétait sur un ton pour une fois enthousiaste et sincère : « J't'adore. » Mais son regard ne se portait que sur les clés.

Quant à la mère de son fils, leur séparation remontait à dix-huit ans, et c'était déjà, à l'époque, quelques années trop tard. Sa lenteur lui pesait, aujourd'hui. Sa vie privée relevait de la catastrophe catastrophique, et il insistait sur le pléonasme. Chaque jour, le pléonasme s'étirait : catastrophiquement catastrophé comme catastrophe, cascades de catastrophes catastrophiquement pléonastiques, etc.

Il ne pensait pas la mécanique réparable, même si ces moments où il croyait sa vie à jamais détruite, les mots embastillés ne parvenant plus à franchir ses lèvres, ne dataient pas d'hier. Chez lui, espoir et désespoir suivent les mouvements propres aux montagnes russes,

au fil des semaines, des mois, des années. Mais aujourd'hui, depuis hier, avant-hier, quelques jours, le moteur ne repartait plus. Pas une nouvelle crise : LA crise.

À partir du moment où un individu habite un pays où les choix, nombreux, permettent une certaine liberté, qu'il possède un revenu relativement décent et même parfaitement décent, n'a pas une maladie ou un handicap contraignant, et jouit d'une certaine reconnaissance dans son milieu de travail, il devrait se dire : je n'ai pas à me plaindre. Mais voilà : se plaindre reste un des rares droits fondamentaux quand on discute avec soi-même. Parfois, les discussions vives, pénibles, imposent presque l'autodestruction. De quel droit se plaint-on, se dit-on à soi-même ? Du droit, rare, d'échapper au pouvoir, d'échapper au plus fort, d'échapper à ce qui écrase, ce couvercle gris qui obscurcit la réalité. Ces horreurs, partout, qui nous étouffent. Le plaisir disparaît dans un flou impénétrable quand on se tourne vers la réalité, ne reste que la frustration de voir les autres profiter de la vie en pleine lumière. Pour soi l'affaire est classée. Des ombres passent, et on se prend à se voir comme une pierre tombale. Puis ces ombres deviennent brouillard, un brouillard qui a l'épaisseur de l'espace et du temps. Comment expliquer à quelqu'un qu'à chaque seconde qui s'écroule sur nous, seconde d'une pesanteur paraissant à chaque intervalle d'espace-temps plus grande, on se sent absolument *seul* ? Surtout si la personne à qui on l'affirme nous écoute et s'empresse de répondre : « Mais tu n'es pas seul, tu n'es pas seul, je suis là. » Il ne prenait pas ce risque : il ne racontait jamais ce

genre d'insanité. Il se contentait de les vivre. De plus en plus. Le poids du monde, comme une gangue de pierre.